

SERMON II.

LA GUÉRISON DES DEUX AVEUGLES.

Comme Jésus partait de là, deux aveugles le suivirent, criant et disant ; Fils de David, aie pitié de nous. Et quand il fut arrivé à la maison, ces aveugles vinrent à lui, et Jésus leur dit : Croyez-vous que je puisse faire cela ? Ils lui répondirent : oui, Seigneur. Alors il leur toucha les yeux, en leur disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi. Et leurs yeux furent ouverts.

Matt. ix. 27—30.

LES miracles de Jésus-Christ sont les sceaux de sa mission divine ; ils sont attestés par des témoignages plus nombreux, et plus convaincans, qu'il n'en faut aujourd'hui pour constater la vérité d'un fait devant les tribunaux des hommes ; car ils sont scellés du sang de plusieurs de ceux qui les ont attestés. L'histoire contemporaine ne les a jamais niés ; elle y a, au contraire, fait allusion. Les Juifs incrédules ne les ont pas niés ; ils les ont reconnus en les attribuant au démon. L'incrédulité moderne les a attaqués essentiellement par

des raisonnemens qui déplacent entièrement la question ; elle ne les a pas attaqués avec la seule arme par laquelle des faits reposant sur des témoignages multipliés puissent être attaqués, en renversant les témoignages eux-mêmes. Le récit de ces miracles nous est parvenu, à travers dix-huit siècles, dans cet Evangile dont la propagation sur cette terre est absolument inexplicable pour quiconque n'y voit pas la main de Dieu. Ce grand miracle que présente à nos regards l'établissement et les conquêtes d'une religion sainte et spirituelle, dans un monde plongé dans le mal ; ce miracle renouvelé de pays en pays, et de siècle en siècle, a mis son sceau à tous ces miracles de Jésus-Christ que le Nouveau Testament nous rapporte. Nous tenons ceux-cy pour inattaquables aux yeux d'une raison droite et impartiale. Ils seraient reconnus vrais par tout homme intelligent et de bonne foi, si l'on pouvait, sans une inconséquence manifeste, admettre la vérité des miracles opérés à l'appui de l'Evangile, tout en rejetant l'Evangile lui-même. Mais l'Evangile qui se montre, en quelque sorte, derrière les miracles ; l'Evangile qui place l'homme si bas devant Dieu, et à ses propres yeux ; l'Evangile qui lui demande le sacrifice de sa fausse félicité qu'il aime, pour lui donner une vraie félicité à laquelle, dans son ignorance, il ne croit pas ; l'Evangile qui soulève contre lui toutes les passions qu'il condamne et dont il demande le sacrifice, excite les préjugés de l'homme, lui ôte son impartialité, et

l'empêche d'examiner sérieusement et de bonne foi, cette grande question de la vérité du témoignage qu'il ne pourrait examiner consciencieusement sans être bientôt convaincu.

Mais ce n'est pas seulement comme des preuves de la divinité de l'Évangile que les miracles du Sauveur doivent être considérés ; il nous est utile d'en faire le sujet de nos méditations après même que nous avons cru à l'Évangile. Cette contemplation nous donne des idées toujours plus justes et plus relevées de la gloire, de la puissance et de la miséricorde du Rédempteur. Elle combat l'incrédulité secrète de nos cœurs, et tend à y substituer une foi plus vive, plus ferme, plus éclairée. C'est ce que je chercherai à vous faire sentir en méditant sur l'intéressant récit que je viens de vous lire. Pour en tirer parti pour notre édification, souvenons nous, en le méditant, que ce Jésus sur lequel il fixe essentiellement nos regards, est toujours le-même, et que s'il ne fait plus de miracles pour guérir les maux du corps, il manifeste toujours une puissance et une charité divines pour guérir les maux de l'âme.

Entre les diverses infirmités du corps, il en est peu de plus tristes que la perte de la vue. Cette nuit perpétuelle dans laquelle vivent ceux qui en sont privés, cette séparation presque totale du monde extérieur, ce renoncement forcé à toutes les jouissances qu'offre la contemplation de la nature,

cet état de dépendance complète et continuelle, rendent le sort des aveugles bien digne de pitié. Deux hommes qui en connaissaient par expérience toute l'amertume, se trouvant près de Capernaüm, où Jésus venait d'opérer des miracles, encouragés par l'espoir d'exciter sa compassion, se pressaient sur ses pas, faisant retentir les airs de leurs cris de détresse, et le suppliant de venir à leur secours ; ils le suivaient, *criant et disant : Fils de David, aie pitié de nous.*

Le sentiment profond qu'ils avaient de leur triste destinée, l'ardeur avec laquelle ils sollicitaient leur délivrance, nous donnent une première instruction d'une grande importance. Quel contraste entre l'impression que produisent sur nous les maux physiques, et l'impression que produisent sur nous les maux spirituels ! Quelle sensibilité pour les uns ! quelle insensibilité pour les autres ! Les maladies nous inquiètent, nous alarment, ne nous laissent aucun repos ; mais, jusqu'à ce que notre conscience soit réveillée, les maux de l'âme ne font naître en nous aucune véritable crainte, ne nous troublent et ne nous affligent presque pas. Tant que notre cœur n'est pas changé, le plus léger dérangement de notre santé nous affecte plus que la corruption de notre âme et les péchés journaliers par lesquels elle se manifeste. Oh ! que l'aveuglement de l'homme naturel est grand ! Que son état de mort spirituelle est déplorable ! Nous

confessons des lèvres nos péchés : mais il faut toute la puissance de l'Esprit de Dieu, pour nous les faire bien connaître ; pour nous les faire réellement sentir ; pour nous convaincre de notre culpabilité devant Dieu ; pour nous porter à croire au danger auquel nous sommes exposés comme pécheurs ; pour nous amener à une vraie repentance et à une foi vivante en Jésus-Christ. Rebelles, par l'état de notre cœur et par notre conduite, à celui qui nous a créés, et qui tient notre sort entre ses mains pour le temps et pour l'éternité ; transgresseurs de la loi sainte, juste et bonne de notre grand Dieu ; criminels sur la tête desquels le bras de sa redoutable Justice est levé, et qui peuvent, d'un jour à l'autre, voir s'exécuter la sentence prononcée contre eux, nous sommes tranquilles, nous vivons dans l'insouciance, nous nous laissons absorber dans les vanités du monde, alors que le péché souille notre âme et appelle sur nous la condamnation ! Hélas ! qu'est-ce qui pourrait nous révéler plus clairement notre état de corruption et de mort, que cette insensibilité à notre corruption et à ses redoutables conséquences qui nous caractérise, et dans laquelle nous demeurons si facilement plongés ? Oh ! si vous ne connaissez pas encore, si vous ne sentez pas votre profonde misère devant Dieu, vous ne pouvez trop demander à Dieu cette lumière spirituelle qui seule peut vous la faire voir. Vous ne pouvez trop vous examiner vous-même d'après sa sainte loi. Votre insouciance

vous perd. Elle vous plonge dans un sommeil toujours plus profond. En vous rendant insensible à votre mal, elle vous éloigne du seul remède qui puisse le guérir. Elle vous empêche de sentir le besoin que vous avez du Sauveur. Elle vous force à négliger son grand salut. Elle vous laisse exposé à une condamnation qui sera d'autant plus terrible pour vous, que vous ne voulez pas y croire.

Remarquez encore que ces deux infortunés, poussés par le sentiment de leur malheur, vers celui en qui ils espéraient, suivaient Jésus sans le voir, le suivaient en tâtonnant, malgré les obstacles qui naissaient pour eux de ce qu'ils ne pouvaient pas le contempler, et de ce que leur chemin leur était en quelque sorte caché. Il leur avait suffi d'apprendre que Celui qui rendait la vue aux aveugles passait par-là, pour leur faire faire immédiatement un effort pour s'approcher de lui. Cette circonstance, toute simple qu'elle est, est instructive. Elle nous apprend que lors même que nous ne pourrions pas encore contempler Jésus-Christ par la foi dans toute sa gloire, sa puissance, et sa miséricorde ; quand nous ne nous formerions encore qu'une idée imparfaite et obscure de la voie qui mène à lui ; quand des nuages d'ignorance, de doute et d'incrédulité viendraient encore se placer entre le Sauveur et nous, nous ne devrions pas moins chercher à aller à lui avec la mesure de connaissance et de foi que Dieu peut nous avoir donnée. Ce doit être assez pour nous de savoir qu'il y a un

Sauveur, et que ce Sauveur *ne jette jamais dehors ceux qui viennent à lui*, pour que nous fassions un effort de foi pour nous approcher de lui.

Le titre que ces deux aveugles donnent à Jésus mérite aussi de fixer notre attention. *Fils de David*, lui disent-ils, *aie pitié de nous*. Comme à cette époque il était bien connu parmi les Juifs que le Messie devait sortir de la tribu de Juda et de la famille de David, en lui donnant ce titre, ces deux infortunés le reconnaissent ouvertement pour le Messie promis, pour le Libérateur d'Israël, pour ce Sauveur adorable qui avait dit par la bouche d'Esaië : *Je conduirai les aveugles par le chemin qu'ils ne connaissent point, et les ferai marcher par des sentiers qu'ils ne connaissent point : je réduirai les ténèbres devant eux en lumière, et les choses tortues en choses droites*. Une telle foi en Jésus-Christ dans de telles circonstances, était remarquable. Ces choses se passaient au commencement du ministère du Sauveur ; ces infortunés n'avaient pu se convaincre par le témoignage de leur sens de la réalité de ses miracles ; ils en avaient seulement entendu parler. Ils savaient bien que les sacrificateurs et les magistrats de la nation rejetaient Jésus-Christ. Rien ne prouve qu'ils eussent entendu sortir de sa bouche les paroles de la vie éternelle. Et cependant, malgré tous ces désavantages de leur position, ils avaient été amenés à croire en lui. Avec quelle force la foi de ces pauvres aveugles condamne l'incrédulité de ces scribes, de

ces pharisiens, de ces magistrats, qui avaient eu tant de moyens de se convaincre de la mission divine du Sauveur ! Comme elle rend leur incrédulité inexcusable ! comme elle nous montre que, si ceux-ci ne croyaient pas en Jésus comme au Messie, ce n'était certes pas faute de lumière ; mais uniquement parce que, *leurs œuvres étant mauvaises, ils aimaient mieux les ténèbres que la lumière.* Et c'est à cette même cause assurément, et à plus forte raison, que nous devons attribuer l'incrédulité moderne, dans toutes ses nuances et avec toutes ses modifications. Si les hommes ne croient pas à l'Évangile, ce n'est pas que la vérité ne soit clairement révélée dans la Bible, et entourée de tous les témoignages propres à la faire recevoir ; c'est que l'orgueil, les préjugés, la sensualité, l'amour du monde, la présomption, répandent leurs nuages obscurs sur les pages sacrées ; rendent les hommes inattentifs ou rebelles à la vérité ; cachètent pour eux le Livre de Dieu, en sorte que contre eux s'accomplissent, de siècle en siècle, et de pays en pays, ces remarquables déclarations : *Ils ont des yeux pour voir, et ne voient point : ils ont des oreilles pour ouïr, et n'entendent point. J'abolirai la sagesse des sages, dit l'Éternel, et j'anéantirai l'intelligence des intelligens. Où est le sage ? où est le scribe ? où est le docteur profond de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas fait voir que la sagesse de ce monde n'était qu'une folie ?*

Reconnaissez encore à l'occasion de la foi en

Christ que manifestent ces deux aveugles, et reconnaissez le à la gloire de Dieu, que les plus grandes infirmités du corps, que la privation de la vue et de l'ouïe, n'opposent aucun obstacle insurmontable à l'entrée de la lumière spirituelle dans l'âme. Les yeux de l'entendement peuvent être ouverts, alors que les yeux du corps sont dans une nuit profonde. Celui qui est *la lumière du monde* peut faire luire sa lumière dans une âme pour laquelle le monde visible est dans les ténèbres. Le cœur peut entendre la voix de Dieu, alors qu'il ne peut pas entendre la voix de l'homme. Celui qui parlait comme jamais homme ne parla, peut faire retentir les accens de son amour dans des âmes privées de toutes les consolations que les paroles d'un frère peuvent apporter au cœur de son frère. On en a vu des exemples remarquables dans les Instituts des aveugles, et dans ceux des sourds et muets. Malgré toutes les difficultés matérielles qui s'opposent à ce que ceux qui sont privés de l'ouïe ou de la vue acquièrent l'intelligence des choses spirituelles, plusieurs d'entre eux ont été amenés à la connaissance de la vérité, et de tels triomphes de la grâce de Dieu ont fourni des exemples tout nouveaux de la vérité de cette parole de Christ : *Je te rends grâce, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux entendus, et de ce que tu les a révélées aux petits enfans.*

Voyons maintenant quelle est la requête qu'a-

dressent à Jésus-Christ ces deux aveugles qui le reconnaissent pour le Messie. Elle est courte, simple, touchante, elle part du cœur : *Fils de David, aie pitié de nous !* Ce n'est guère qu'un cri de détresse, et un appel à la charité du Sauveur. C'est que ces infortunés savaient que la connaissance qu'avait de leur mal celui qui *allait de lieu en lieu en faisant du bien*, plaiderait leur cause dans son âme compatissante mieux qu'ils ne pouvaient la plaider eux-mêmes, et qu'il leur suffisait de recourir à ses compassions infinies, comme à leur unique ressource, pour qu'ils en devinssent les objets.

Que la prière de ces aveugles, cette prière de quelques mots, et pourtant si fervente et si efficace, soit pour nous une lumière, un encouragement, un exemple. La prière ne consiste pas en beaucoup de paroles bien choisies, préparées avec soin, arrangées avec art. La prière est le langage du cœur. Elle est l'expression simple, naïve, franche, de nos besoins et de nos désirs spirituels. Elle est le cri d'une âme qui soupire après Dieu, après son salut, après sa paix, après sa communion, après la sainteté. Lorsque, pénétrés du sentiment de notre misère, convaincus qu'il n'y a pour nous de délivrance qu'en Christ, nous lui disons du fond du cœur : Seigneur, je péris, sauve-moi ! Seigneur, je suis bien coupable, pardonne-moi ! Seigneur, je succombe, fortifie-moi ! Seigneur, je crois, subviens à mon incrédulité ! nous prions plus réellement

que lorsque nous prononçons devant Dieu beaucoup de paroles auxquelles notre cœur a peu de part ; qui sont démenties, plus ou moins, par l'état de notre âme, et dans lesquelles Dieu ne voit ni beaucoup de sincérité, ni beaucoup de vie.

Il paraît que Jésus n'eut pas immédiatement égard à la touchante prière qui lui était adressée ; car les deux hommes qui la lui adressaient le suivirent jusque dans la maison où il se rendait, avant qu'il leur accordât la grâce qu'ils sollicitaient. Apprenons de là l'importance de la persévérance dans la prière. Le Seigneur peut avoir bien des motifs pour différer de nous accorder les faveurs qu'il nous a promises, et qu'il veut nous accorder. Il peut agir ainsi pour nous enseigner à *prier sans cesse* ; ou pour nous montrer que le secours d'en-haut n'est pas nécessairement lié à l'acte de la prière, mais est toujours un don de la miséricorde de Celui que nous prions ; ou parce qu'il ne serait pas bon pour nous que nous fussions immédiatement exaucés ; ou pour éprouver notre foi et notre confiance en ses promesses ; ou, enfin, pour donner à nos supplications plus d'ardeur, de vie, et, en même temps, de soumission. Ainsi donc, que les délais par lesquels le Seigneur juge quelquefois bon de nous éprouver ; que le silence qu'il garde souvent lorsque nous crions à lui, dans le péché, dans la tentation, dans le trouble de conscience, dans l'épreuve, ne nous découragent pas ; qu'ils ne nous fassent jamais douter de la fidélité

de notre Dieu ; qu'ils n'ébranlent, et surtout qu'ils ne détruisent jamais notre confiance ; qu'ils ne nous portent pas à négliger de prier, ou à prier avec incrédulité. Celui que nous prions n'est pas *homme pour mentir, ni fils de l'homme pour se repentir*. Tout ce qu'il a promis à la prière de la foi, il le tient. Continuons à demander jusqu'à ce qu'il nous donne, à chercher jusqu'à ce que nous trouvions, à frapper à la porte jusqu'à ce qu'il nous ouvre, et, après que Dieu nous a exaucés, continuons à prier pour le bénir.

Lorsque Jésus fut arrivé dans la maison, il se tourna vers les deux aveugles qui l'avaient suivi, et leur demanda : *Croyez vous que je puisse faire cela ?* c'est-à-dire, croyez vous je puisse vous rendre la vue ? Sans doute que ce Rédempteur adorable, qui connaît par lui-même ce qui est dans l'homme, n'avait aucun doute sur la confiance que ces infortunés avaient en lui. Leur seule présence à ses côtés, leur persévérance à le suivre, malgré les difficultés qui auraient pu les arrêter, et le découragement qu'ils auraient pu éprouver en voyant que Christ semblait ne pas les écouter, étaient, d'ailleurs, une preuve de leur foi. Mais Jésus voulait qu'ils confessassent hautement leur foi, afin que ceux qui étaient présents, et ceux qui, dans la suite, liraient ce touchant récit, comprissent bien, vissent toujours plus clairement, que la foi en lui est le grand moyen d'obtenir ses grâces. Ensorte que nous, mes frères, qui sentons les besoins de notre âme

et qui soupirons après le pardon de nos péchés, ou après la sanctification de notre cœur et de notre vie, nous devons nous représenter le Rédempteur nous adressant du ciel, lorsque nous nous approchons de lui, cette même question : Crois-tu que je puisse faire cela ? Crois-tu que mon sang puisse te purifier de tout péché ? Crois-tu que ma justice parfaite puisse devenir ta justice ? Crois-tu que je puisse changer ton cœur par mon Esprit ? Crois-tu que je puisse être pour toi un Sauveur tout-puissant ?

Et ne nous étonnons pas que, pour nous accorder ses grâces, Jésus exige que nous croyons en lui. Quoi de plus juste, de plus naturel, de plus raisonnable ! La foi honore le Sauveur ; l'incrédulité le déshonore. La foi le glorifie ; l'incrédulité lui ravit sa gloire. La foi rend hommage à son amour, à sa puissance, à ses promesses ; l'incrédulité nie son amour, sa puissance, ses promesses. La foi unit le pécheur à lui ; l'incrédulité laisse le pécheur loin de lui. Faut-il être surpris que la foi sauve, et que l'incrédulité perde l'âme !

Cette foi en Christ était assurément dans le cœur de ces deux aveugles qui cherchaient auprès de lui leur guérison. Car, à cette question : *croyez-vous que je puisse faire cela ?* ils répondent, d'un commun accord : *Oui, Seigneur.* Ils manifestent ainsi, du fond du cœur, leur confiance dans les compassions infinies et dans le pouvoir miraculeux

du Fils de David. Ils montrent qu'ils croient que Jésus peut et veut les délivrer. Voilà la foi, dans son expression la plus simple et la plus juste ; voilà la foi avec laquelle nous devons aller à Christ comme au grand Médecin de nos âmes, pour obtenir la guérison de nos maux spirituels. Et quels droits sacrés Jésus n'a-t-il pas à cette confiance dans son amour et dans sa puissance qu'il exige de nous ! Il est *la lumière du monde* ; quelles ténèbres ne pourrait-il pas dissiper ! Il est *la propitiation pour nos péchés* ; quels péchés ne pourrait-il pas effacer ! Il est *le Prince de la paix* ; quelle conscience ne pourrait-il pas tranquilliser ! Il est *la résurrection et la vie* ; quels morts spirituels ne pourrait-il pas faire revivre ! Il est *le Dieu Sauveur, manifesté en chair* ; quels pécheurs ne pourrait-il pas régénérer, justifier, sauver ! Oh ! que notre défiance des richesses de sa grâce, de l'efficace de son sang, de la puissance de son Esprit, de la vérité de ses promesses, est donc déraisonnable, injuste, criminelle. Oh ! si, poussés par le sentiment des divers besoins de notre âme, et persuadés qu'il n'y a de délivrance pour nous qu'en Christ, nous allions maintenant à lui, chacun en particulier, lui disant du fond du cœur : *Oui, Seigneur, je crois que tu peux faire cela !* Je crois que tu peux m'éclairer : aussi vais-je chercher avec patience la lumière dans ta Parole, et au pied de ton trône de grâce. Rends-moi un enfant de

lumière, et fais-moi marcher dans la lumière. Je crois que tu peux me réconcilier avec Dieu ; qu'il n'y a de pardon, de justification, de paix qu'en toi : je renonce donc, à jamais, à toute confiance dans mes œuvres, dans mon repentir, dans mes bonnes intentions ; toute mon espérance est dans ton sang, dans ta justice. Justifie-moi, Seigneur, gratuitement, par ta grâce. Je crois que tu peux me consoler au milieu de toutes mes épreuves ; aussi ne veux-je plus chercher de consolation qu'en toi, dans ton amour, dans tes promesses, dans ta fidélité. Loin de moi *les citernes crevassées qui ne contiennent pas d'eau*. Conduis-moi, Seigneur, aux sources *d'eaux vives jaillissantes en vie éternelle*. Je crois que tu peux changer mon cœur ; m'affranchir de l'esclavage du péché, me rendre accompli pour toute bonne œuvre : aussi, Seigneur, vais-je m'efforcer de *cesser de mal faire, et d'apprendre à bien faire*, en recourant sans cesse à ton Esprit de vie et de sainteté. Fortifie-moi, Seigneur, par ta force glorieuse.

Fixez, enfin, votre attention, mes frères, sur le miracle que le Seigneur opéra en faveur de ces deux aveugles. A peine lui eurent-ils dit : *Oui, Seigneur*, nous croyons que tu peux faire cela, *qu'il leur toucha les yeux, en leur disant : qu'il vous soit fait selon votre foi*. Je n'essayerai pas de décrire les sentimens dont durent être pénétrés ces infortunés, en obtenant cette merveilleuse délivrance.

Vous pouvez-vous représenter ce qu'ils éprouvèrent, quand tomba, tout-à-coup, de devant leurs yeux le voile qui leur avait caché jusqu'alors le spectacle de la nature, et que ce spectacle leur apparut pour la première fois, dans toute sa beauté et dans tout son éclat ! Ce sont des choses qu'on sent beaucoup mieux qu'on ne peut les décrire. Assurément, si jamais les cieux proclamèrent la gloire du Dieu fort, ce fut dans cette solennelle occasion. Aussi, l'évangéliste ajoute-t-il qu'ils *répandirent sa réputation dans tout ce quartier-là*. Mais il importe surtout de réfléchir aux instructions spirituelles que nous devons tirer de cette merveilleuse guérison.

D'abord, voyez l'éclatant témoignage que cette œuvre glorieuse rend à la divinité de Christ. Il n'en est pas de lui, comme des patriarches, des prophètes, des apôtres, qui, pour opérer des miracles, en appelaient toujours hautement et ouvertement à un pouvoir étranger, et repoussaient avec une sainte indignation les hommages qu'on voulait leur rendre à eux-mêmes, comme si c'eut été par leur propre pouvoir qu'ils eussent opéré ces œuvres merveilleuses. Jésus n'agit pas ainsi : *Qu'il vous soit fait selon votre foi*, dit-il, avec une simplicité divine, pour leur montrer et pour nous montrer à nous-mêmes, que, comme son Père, il commande à la nature, par un pouvoir qui, loin d'être emprunté, lui appartient en propre. On reconnaît dans cette parole de Christ, la même volonté suprême, la

même autorité souveraine, qui, alors que l'univers était plongé dans une nuit profonde, dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut.* Dans ce Fils de Marie, qui ouvrit, par un mot, les yeux de ces aveugles, on reconnaît Dieu sous les traits d'un homme ; une puissance infinie, associée à notre faible humanité.

Cette merveilleuse guérison, qui rend un si éclatant témoignage à la puissance de Christ pour guérir les maux du corps, appelle encore notre attention sur sa puissance pour guérir les maux de l'âme. Celui qui, par un simple acte de sa volonté, ouvre les yeux du corps, peut assurément ouvrir les yeux de l'entendement. Celui qui dissipe les ténèbres matérielles peut assurément dissiper les ténèbres spirituelles. Celui qui peut faire luire sur les pas des aveugles la lumière du soleil, peut assurément faire luire dans notre âme, à nous, qui sommes tous, par notre nature, des aveugles spirituels, la lumière de ce *Soleil de justice* qui porte la santé dans ses rayons. Celui qui rendit à ces aveugles cette patrie terrestre à laquelle ils avaient jusqu'alors été en quelque sorte étrangers, peut assurément rendre à tout pécheur cet *héritage incorruptible, qui ne peut ni se souiller ni se flétrir, et qui est réservé dans les cieux pour nous, qui sommes gardés par la puissance de Dieu, par la foi.* Car l'une et l'autre de ces œuvres est également facile à une puissance infinie. Vous, donc, auxquels

Jésus a déjà manifesté sa gloire comme Sauveur, en vous amenant à sa connaissance, et en commençant dans votre ame son œuvre de grâce, réjouissez vous en votre tout-puissant Rédempteur. *Fortifiez vous dans le Seigneur, et par sa force toute-puissante.* Reposez-vous sur lui avec une pleine certitude de foi. Ne dites pas de cette promesse qu'il vous a faite, il est impossible qu'elle s'accomplisse ; de cette épreuve qu'il vous envoie, je ne peux pas m'y soumettre ; de cette tentation du démon par laquelle vous êtes poursuivi, je ne puis pas y résister ; de ce devoir difficile que Dieu vous impose, comment le remplirais-je ? Car vous avez un Rédempteur tout-puissant qui ne vous abandonnera pas. Demeurez en lui, et il demeurera en vous. Combattez le bon combat de la foi, et vous pourrez tout en Christ qui vous fortifiera.

Et vous, qui ne connaissez pas encore par expérience le divin pouvoir par lequel le Sauveur fait passer les âmes des ténèbres à la lumière et de la mort à la vie, mais qui désirez sincèrement le connaître, prenez courage. Tournez-vous de tout votre cœur vers Jésus-Christ, et criez à lui du fond de l'abîme de votre misère. Dites-lui : O toi qui ouvres les yeux des aveugles, ouvre mes yeux, afin que je voie ! O toi qui ressuscites les morts, donne moi la vie, afin que je vive ! O toi qui nettoies les lépreux, purifie-moi, et je serai net ! O toi qui ouvres les oreilles des sourds, ouvre mon cœur,

afin que j'entende la voix de ton amour ! O toi qui délies la langue des muets, délie ma langue, *et ma langue parlera continuellement de ta justice et de ta louange.* O toi qui fais marcher les paralytiques, *enseigne-moi tes voies, et je marcherai dans ta vérité.* Fils de David, aie pitié de moi ! Tu as plus de pitié des maux de l'âme que des maux du corps. Tu sauves aussi facilement que tu guéris : sauve-moi, Seigneur, et je serai sauvé ! Heureux, mes frères, celui qui, en toute sincérité, s'adresse au Seigneur de cette manière ; il n'est pas loin du royaume de Dieu.

Heureux même celui qui ne sait encore autre chose sinon qu'il est pauvre selon Dieu : pauvre en biens spirituels, en connaissance, en foi, en amour, en sainteté ; pauvre devant ce grand Dieu *qui sonde les cœurs et les reins* ; pauvre pour ce jour solennel où *Christ rendra à chacun selon ses œuvres.* Car il faut que nous soyons pauvres à nos propres yeux, pour que nous puissions être enrichis. Il faut que nous reconnaissons que, devant le Dieu saint et juste, nous ne sommes que de pauvres pécheurs, qui avons attiré sur nous la ruine et la perte, pour que nous puissions demander sincèrement et obtenir les richesses incompréhensibles de Christ. Tant que nous n'avons pas découvert et senti la plaie mortelle de notre âme, ou que nous croyons pouvoir nous guérir nous-mêmes, nous n'allons pas au grand Médecin des âmes, et il ne nous guérit pas. Mais, si vous voulez qu'il se manifeste

à vous comme un Sauveur glorieux et puissant, souvenez-vous que vous devez combattre de tout votre cœur cette criminelle incrédulité, qui, lui ravissant sa gloire, vous priverait de ses grâces. Car, nous aussi, il nous traite selon notre foi. Qui ne croit rien, n'obtient rien ; qui attend peu, reçoit peu ; qui espère beaucoup, obtient beaucoup. Amen.